

Désordre

Michel Collet

Number 101, Winter 2008–2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45501ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Collet, M. (2008). Désordre. *Inter*, (101), 82–83.

Désordre

PAR MICHEL COLLET

Larry Litt a présenté récemment plusieurs propositions intermédiaires, une suite de vidéos satiriques intitulée *Blame Show* et diffusée sur une chaîne câblée de Time-Warner de 2005 à 2007 à New York, et plusieurs performances, étranges actions où se mêlent clowneries et distance réfléchie, jeux d'enfant et actes politiques. Larry Litt agit avec radicalité, lors de chaque action la prise de risques est totale. Ainsi, lors des performances à la *Biennale de Moscou* en 2007 et plus récemment dans une intervention à la Fondation Emily Harvey, à New York, dans le cadre du festival *Blago Bung*, son action rythmée par des percussions s'acheva subitement en une sorte de feu d'artifice - à la combustion mouillée - par la mise à feu de papiers et de brochures, produisant une fumée épaisse au sein de l'espace et bientôt le déclenchement des systèmes de sécurité qui eut pour effet de surprendre une partie du public pourtant averti. La sirène, donc, mais aussi les tambours : Larry Litt est assisté de collaborateurs invités, mêlant bimboloterie, jouets, percussions, objets rituels traditionnels, gestualité libre, talismans, déguisements et regards perçants. La performance est construite comme un parallèle aux pratiques cérémonielles : le feu mais aussi les proférations, véritables poèmes sonores ornements de néologismes et de déraillements de la langue dans un coq-à-l'âne fourmillant et guttural, improvisations poétiques subtiles à partir du discours politique. L'une des formes repérables à laquelle se rattacherait ce type d'action est le collage : collage de références culturelles, Dada, Fluxus ; collage de shamanisme asiatique et d'éléments puisés dans la quotidien occidental, prélevés dans le discours politique, dérivés du grotesque et de l'imagerie spectaculaire télévisuelle. Le tout réuni, pulvérisant le sens, remet en jeu les catégories du discernement. La complexité de notre monde est paradoxalement éclairée/ruinée par de tels gestes déceptifs inventés comme une nouvelle initiation sur le mode du clin d'œil. Entre deux mondes, passeur mais abrasif, Larry Litt réactive l'esprit de la farce, cet intermède improvisé qui au Moyen-Âge était mis en jeu au beau milieu de drames religieux. À l'image de ces pièces absurdes, Larry Litt tente un jeu triomphal, bouffon et critique, d'un grand intérêt plastique.

Parler avec un lièvre vivant

Michel Collet - Larry Litt, comment avez-vous abordé la performance ?

Larry Litt - Ma première performance remonte en réalité à l'instant de ma naissance. Je suis né à Brooklyn, dans cette ville où nous sommes en ce moment en train de parler. C'est une grande ville, je n'ai guère besoin d'aller plus loin, une grande scène où chacun est, joue un personnage... Ici ce sont les Marx Brothers, Jimmy Durante, Jacky Gleason, James Cagney... et (rire) j'en fais aussi partie avec des milliers d'autres.

M. C. - Vous avez travaillé avec Nam June Paik...

L. L. - Nam June Paik m'a proposé de l'épouser, mais j'étais déjà marié et lui aussi l'était (rire). Alors nous avons travaillé ensemble. Il m'a emmené en Corée avec lui et m'a présenté à ses amis. Il m'a aidé à entrer dans le shamanisme coréen, le Mudang et ses rituels, Mudang Ku, bien différents des rituels européens et africains : ils sont souvent plus drôles, colorés ; il y a beaucoup de rituels sexuels, de musique, de percussions... Nam June pensait que je devais être un shaman dans une vie antérieure. Durant cette période pleine de découvertes, j'étais personnellement confronté à une procédure de divorce, et j'étais fragile émotionnellement. C'est à ce moment que Nam June m'a proposé de travailler cette pratique du shamanisme, entre autres afin de me rendre plus fort. C'était en 1988-89. Ensuite, il m'a invité à performer et à présenter *Video-Mudang* à l'occasion de l'ouverture du pavillon allemand, avec Hans Haacke, à la Biennale de Venise en 1993. Et on a obtenu le Lion d'or (rire). En 1992 j'avais présenté *Video-Mudang, Art 20/21*, à Séoul. Je connaissais déjà le shamanisme, et je m'intéressais à la psychologie, à la kabbale, à l'alchimie... et me suis aperçu que c'était ce dont New York était composé : son essence est faite de magie, magie de la mode, magie de l'art, magie de l'argent, des sociétés secrètes...

M. C. - Vous pratiquez la magie ?

L. L. - La magie bleue exclusivement.

M. C. - Et l'art aujourd'hui ?

L. L. - Je vis à New York, et ici l'art est un challenge, un jeu où chaque artiste a ses chances ; il peut développer toutes ses conceptions personnelles, mais il a aussi la chance d'avoir des milliers de lieux, de galeries et surtout de possibilités d'échanges et de rencontres, de visites d'ateliers... C'est particulièrement stimulant. Il existe bien naturellement face à ce mouvement incessant un univers stable, constitué par les galeries établies, mais cela ne m'intéresse pas beaucoup, je suis intéressé par le mouvement. Je regarde bien entendu avec passion le travail d'artistes reconnus : quand je vais voir Kandinsky au Guggenheim, je vois Kandinsky le shaman. Et le Dada Show à New York était superbe.

M. C. - À propos de l'une de vos performances...

L. L. - À l'équinoxe d'automne, le 21 septembre quand la lune et les astres, le soleil, les planètes, les étoiles, les danseuses aux seins nus se rencontrent, ce soir-là, à 23 h 26, j'ai déclaré : « Brûlons le renard, *burn the fox!!!* », le renard étant dans ce contexte Fox News, la chaîne dont le grand patron est Rupert Murdoch, mon ennemi, un ultraconservateur. Son nom prononcé à l'envers (performance sonore et shamanique de Larry Litt qui entre en transe), son nom alors signifie « le diable » en ancien écossais. Je brûle ses images. Trois personnes dans le monde savent, connaissent, ces significations secrètes et je suis la quatrième (rire).

M. C. - Votre travail est essentiellement intermédiaires ?

L. L. - Je fais des films, de la télévision... J'adore la télévision : vous appuyez sur le bouton de la caméra, c'est facile, vous emmenez votre film au



> Larry Litt, *Performance*, Emily Harvey Foundation, New York, 2007. Photo : Michel Collet.

studio et voilà ! On peut tout faire avec la télé... Par contre la performance est très difficile. La performance sous l'eau, mon idée serait d'aller prochainement dans un grand aquarium, par exemple à Coney Island, et de performer avec les poissons. Ce n'est pas facile !

M. C. - Quel rapport entre le shamanisme et la performance avec les poissons de l'aquarium ?

L. L. - Oui, le shamanisme et ses talismans : on brûle l'image de ses ennemis, on la place dans un talisman, que l'on recouvre avec le feu rouge de la flamme, de la cire et du poivre - ne pas manger (rire) -, là vos ennemis sont cuisinés. Avec les poissons ma relation est différente, c'est une performance qui au contraire insiste sur une sorte de symbiose entre l'homme et la nature. En fait, notre activité est de révéler des différences, dans le monde où nous vivons, face à ces groupes de médias qui veulent uniformiser le monde. C'est une sorte de combat.

M. C. - Plusieurs lieux accueillent la performance ?

L. L. - Ici à New York ? Oui, beaucoup, The Kitchen, White Box Gallery, L'Annex...

M. C. - Ce qui caractériserait vos performances ?

L. L. - Mes performances ne sont pas originales. J'aime toutes les performances. J'aime le courage de ceux qui performant. Je les aime. C'est d'autant plus difficile qu'on peut être tout de suite K.O. Et j'ajouterai autre chose : la performance est singulière, vous disiez tout à l'heure « imprédictible » ; il est très différent de regarder le résultat d'une performance et d'y assister réellement. Le film de la performance n'est pas la performance. La performance, c'est un peu comme nager, toujours dans une rivière différente, dans un fleuve différent, dans des courants différents. Enfin je ne voudrais pas être classifié, mis dans un tiroir.

Patrice Lerochereuil - Vous pouvez avoir mon corps, mais pas mon esprit !

Larry Litt - Non, vous pouvez avoir mon esprit, mais pas mon corps (rires) ! ■

Entretien réalisé dans l'atelier de P. Lerochereuil à Brooklyn.

Michel Collet est artiste intermédia et théoricien, membre du comité de rédaction international de la revue *Inter, art actuel* et du Centre d'art mobile (France). Fondateur de l'Utomobil Club Charles Fourier, il a entre autres organisé avec le collectif Montagne Froide le *FabikaVoxa Festival Performances* en France ainsi que *Blago Bung* à New York.



Jean Baudrillard (1929 – 2007)

Au tour du complot de l'art

PAR SIMON LABRECQUE

> Jean Baudrillard, *Autoportrait*, 1999.

Parcours

Né à Reims le 27 juillet 1929, fils unique d'une famille d'origine paysanne, Jean Baudrillard entre en contact avec la pataphysique dès le lycée, à la fin des années quarante, grâce à son professeur de philosophie Emmanuel Peillet. Ses premiers textes sont de style « poético-métaphorique », son premier rapport au langage étant « beaucoup plus viscéral ou poétique que conceptuel ». En 2001, alors que le Collège de pataphysique l'élève au rang de « satrape transcendantal », son écriture est toujours plus proche du fragment ou de l'aphorisme que de l'argumentaire académique conventionnel. Aux textes parsemés de références qui renvoient à l'histoire de la philosophie ou de la sociologie, Baudrillard préfère une pensée intempesive qui ouvre dans toutes les directions et efface les traces de sa propre généalogie.

Après un moment de rupture qu'il qualifie de « rimbaldien », à la fin de l'adolescence, Baudrillard entreprend des études germaniques à la Sorbonne. Au début des années cinquante, il traduit des poèmes de Hölderlin en français. Il enseigne l'allemand dans différents lycées, de 1960 à 1966, et travaille comme lecteur et traducteur pour plusieurs maisons d'édition. Il traduit entre autres Bertolt Brecht (*Dialogues d'exilés*, paru en 1965 aux éditions de l'Arche), Peter Weiss (*Marat-Sade*, paru en 1965 aux éditions du Seuil) ainsi que Karl Marx et Friedrich Engels (*L'idéologie allemande*, paru en 1968 aux Éditions sociales).